

Attendre une idée

Chiara Piazzesi

Numéro 2, printemps 2021

L'attente

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/98657ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue L'Esprit libre

ISSN

2563-5425 (imprimé)

2564-1824 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Piazzesi, C. (2021). Attendre une idée. *Siggi*, (2), 19–21.

Attendre une idée

CHIARA PIAZZESI,
Montréal

Courageuse Italienne, Chiara endure les hivers canadiens depuis plus d'une décennie. Graphomane, lectrice omnivore, musicienne, enseignante universitaire et entraîneuse personnelle certifiée, elle est présentement à la recherche de sa prochaine passion.

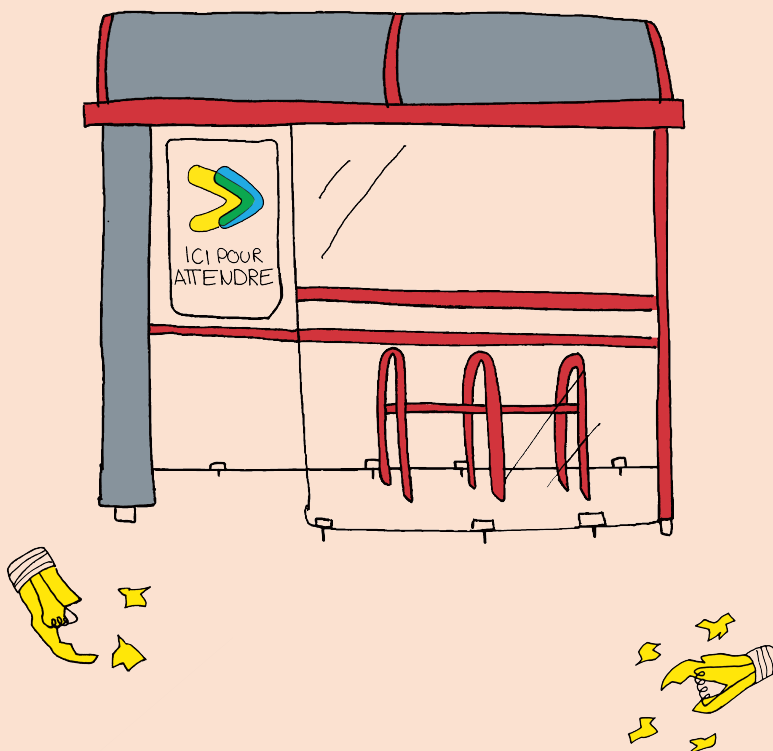


Illustration : Myriam Leclerc

Non, ce n'est pas une question d'optimisme. C'est la méthode de travail normale d'un scientifique. On a un problème et un beau jour on se dit : j'ai la solution. On ne l'a pas inventée, on l'a, tout simplement.

- Norbert Elias

Peut-on attendre une idée? Et quand elle arrive, d'où vient-elle?

Ce texte propose une sociologie naïve de la création intellectuelle. Mais il a également pour but de rassurer des cohortes de jeunes chercheur-se-s sur le fait que non, il n'y a pas de mal à aller marcher, à regarder une téléserie ou à boire un café avec les ami-e-s même si on devrait travailler à... [remplir l'espace vide avec votre délai le plus rapproché ou le plus anxiogène].

Mercredi passé, j'ai eu une idée. Je l'ai consciemment attendue pendant six mois. Au début, je tâtonnais : je savais qu'une idée devait, tôt ou tard, arriver. On a souvent l'impression qu'on effleure la surface d'un problème et qu'une idée qui pourra nous aider à le traiter se présentera. Mes années d'expérience du travail intellectuel m'ont appris deux choses : que travailler est la meilleure thérapie pour combler le vide théorique, et que je n'ai plus envie de souffrir pour les idées. Alors, je ne me suis pas (trop) entêtée. Mais le travail avançait et j'avais de plus en plus l'impression de compléter les bordures d'un casse-tête dont je n'avais plus la boîte avec l'image. À bien y penser, la création intellectuelle est exactement comme faire un casse-tête dont on n'a pas la boîte.

Au cours des dernières semaines, le malaise a commencé à se manifester davantage. J'ai recommencé à attendre l'idée, mais cette fois-ci, je l'attendais comme on attend un bus en retard à moins vingt : j'étais en colère. Frustrée, je cherchais des coupables.

Une semaine avant l'arrivée de l'idée, j'ai écouté une magnifique conférence qui n'avait aucun lien avec l'idée attendue. Le conférencier, qui est un épistémologue d'envergure, parlait de ce que signifie avoir une conviction et être contraint de la dépasser : il s'agit d'une étape biographique, pas seulement d'un acte intellectuel. Il a utilisé l'image de la bouteille à mouche de Wittgenstein et de Watzlawick pour expliquer comment on peut rester prisonnier ou prisonnière d'une façon de voir les choses, d'une vision du monde. Comme pour la mouche coincée dans la bouteille, on ne s'imagine pas que le seul chemin pour en sortir est aussi le plus inquiétant : celui qui nous y a amené·e. J'en ai retenu que souvent, ce que nous savons ou ne savons pas est lié à l'état de notre progression dans la vie.

Parmi les penseurs et penseuses que le collègue a cités, il y en a un qui a été fondamental pour ma vision de la sociologie et de la connaissance. J'ai commencé à le lire il y a quinze ans, et il m'a transformée. En écoutant le conférencier, je me suis aperçue avec une certaine anxiété que cet auteur fondamental, je l'avais oublié. Pas dans le sens où je ne savais plus qu'il existait : je l'enseigne chaque année. Plutôt dans le sens où je ne savais plus ce que j'ai toujours su : que l'auteur en question a écrit beaucoup sur le problème que j'essayais de traiter. Ce constat m'a désorientée et agacée : comment peut-on oublier quelque chose de cette importance?

Grâce à l'invisibilité dont je profitais en vertu de la fonction « webinaire » (caméra et micro fermés), j'ai pris de l'étagère tous les livres de l'auteur en question et j'ai fait une pile à côté de moi tout en écoutant la période de questions. J'ai commencé à les parcourir rapidement, en cherchant à me rappeler, à reprendre, à savoir ce que je devais avoir déjà su. Cette recherche rapide et anxieuse n'a donné aucun résultat : aucun effet magique des mots sur le papier. La pile de livres est restée sur la table. Pendant toute la fin de semaine, je l'ai regardée du coin de l'œil avec un mélange de révérence et de désir de destruction.

Le lendemain de la conférence, j'ai fait de l'insomnie : j'ai passé trois heures à fixer le plafond en pensant les pires choses de moi-même comme intellectuelle. Le matin suivant, le dimanche, j'étais calme comme je ne l'avais pas été depuis longtemps. J'ai cherché sur Google « syndrome de l'imposteur » et j'ai souri en constatant que nous vivons tous et toutes les mêmes angoisses dans le milieu universitaire. Certains conseils pour calmer les effets du syndrome étaient éclairants. Par exemple, ne pas avoir honte de demander de l'aide, parce que personne n'est en possession de tout le savoir (même si nous pouvons être porté·e·s à faire semblant que c'est le cas). Et encore : que oui, le monde est plein de gens plus intelligents que nous. L'idée n'arrivait pas, mais j'avais un plan.

Le lundi matin, je me suis remise à travailler comme si de rien n'était, en adoptant la stratégie de J. K. Jerome dans *Trois hommes dans un bateau* : l'eau dans la bouilloire ne va bouillir que si on lui montre qu'on n'a vraiment pas envie de thé. Je regarde mon fil Facebook et je vois qu'une collègue européenne a publié une demande d'aide pour trouver de la littérature spécifique sur l'auteur que j'avais un peu oublié. Sur le coup, je passe. Après, je me dis que je pourrais en faire autant. Les réponses arrivent rapidement, je reçois quatre textes très prometteurs de la part de trois généreux collègues qui n'habitent pas le même continent que moi. Le soir, je commence à lire le plus alléchant, à un rythme d'escargot puisqu'il est extrêmement complexe. Ça me prend l'entièreté de l'après-midi suivant aussi.

« Sans doute en raison d'une maladie du langage, nous pensons qu'avoir une idée est un événement instantané, intellectuel et solitaire. »

Le mercredi matin, je me suis levée très tôt, comme j'ai commencé à le faire dernièrement pour profiter de la paix et du silence des petites heures avant que tout le monde se mette en marche. Dans la cuisine, loin de mon bureau, mon thé et ma tartine devant moi, je prends mon cahier de notes et je commence à écrire. Avec surprise et soulagement, je remarque que l'idée est en train d'arriver, elle approche.

Après avoir nourri, habillé et déposé qui de droit à l'école, je commence la journée de travail et je reprends le fil de l'idée. Je prends le cahier de notes du bureau et je m'apprête à commencer. Je remarque alors une coupure de journal qui, selon ce que la date me révèle, a été oubliée dans le cahier pendant deux ans. Il s'agit d'un article sur un fait divers de 2018 aux États-Unis. Sur un plateau d'argent, la journaliste me sert les morceaux du casse-tête qui complètent mes notes du matin : l'attente est finie, l'idée est arrivée.

Sans doute en raison d'une maladie du langage, nous pensons qu'avoir une idée est un événement instantané, intellectuel et solitaire. Notre capacité de dire « je » et de nous attribuer une pensée complexe rend invisible le processus par lequel une idée se fait attendre, circule à travers un réseau d'acteurs humains et non humains, et arrive à notre esprit comme à un point du réseau qui a des capacités particulières d'élaboration de l'information. L'idée qui est arrivée au point du réseau que, depuis la perspective que j'incarne, j'appelle « moi » est le produit d'un concours de circonstances et de connexions entre éléments du monde. Je compte notamment :

- des acteurs et des actrices humain·e·s, comme le conférencier, la collègue européenne, les collègues généreux, Chiara;
- des objets, comme la pile de livres, l'ordinateur, le cahier de notes, la coupure de journal;
- des environnements réels et numériques avec des caractéristiques différentes, comme la visioconférence, la cuisine, le bureau, Facebook.

En plus de ces éléments, le réseau est constitué de « façons » de connecter ceux-ci et de faire circuler de l'information et de la signification entre eux. Ces formes de connexion, qui sont plus ou moins stabilisées, comptent par exemple :

- des techniques d'organisation de la mémoire individuelle et collective, comme l'écriture de livres et d'articles, l'impression de livres, la lecture analytique, l'écriture, la conférence publique, les métaphores, les messages sur les réseaux socionumériques;
- des technologies, comme celles qui sont derrière l'Internet, la plateforme de visioconférence, la numérisation de documents, les plateformes numériques;
- des caractéristiques des organisations humaines, comme le congé sabbatique, la distinction entre temps professionnel et temps libre;
- des orientations culturelles de la société que j'habite, telles la culture thérapeutique et d'entraide, la vulgarisation des connaissances scientifiques, l'imitation comme forme d'apprentissage.

Cette liste n'est pas complète, mais elle offre une esquisse de la panoplie de circonstances et d'acteur·rice·s qui ont été coordonné·e·s dans le processus qui a conduit l'idée jusqu'à moi. Ainsi, il est difficile de dire si cette idée, « je » l'ai attendue une semaine, six mois, deux ans ou quinze ans. Ou peut-être que c'est moi qui suis arrivée à elle, après qu'elle m'a attendue pendant longtemps.